

le vide.

n

o

v

a

Je pars.

Je pars. Regarde-moi, Maman.

Putain, tu ne vois rien. Rien. Rien du tout ? Pas le sang sur mes cuisses, pas le tremblement de mes mains qui sont devenues des rubans dans le vent, pas la pâleur de mes joues qui ont perdu leur laideur grasse ? Maman, je reste éveillée des nuits entières à penser à tout ce que tu ne vois pas.

Et puis moi je suis sourde, je le sais. Je n'entends plus tes pleurs ni la mer qui s'en va, qui revient, je n'entends plus les briques qui se posent une à une autour de moi, cercle de deuil, cercle de mort : Maman, quelle mort ? La tienne ou la mienne ?

Bref. Je pars.

Je me suis levée avant le reste du monde aujourd'hui – les étoiles étaient encore scintillantes comme les bibelots d'un marchand ambulancier dans la canicule estivale. Je n'ai pas vérifié l'heure : j'ai pris mon sac et suis partie comme une voleuse dans la nuit. Pas un bruit dans le noir qui s'effaçait.

J'ai fermé la porte à clé et puis j'ai laissé la clé tomber par terre, sur le sol ; peut-être que quelque chose en grandira, une plante de métal et d'adieux – adieu, Maman. Je ne sais plus si je te l'ai dit, déjà. Il est encore trop tôt, mais adieu Maman.

J'ai ouvert ma valise tout à l'heure, le vent dans mes cheveux, et tu sais quoi ? J'ai oublié de prendre des chaussettes et à manger. Je vais jusqu'au bout du monde avec rien dans le ventre.

Maman, arrête, ne me regarde pas comme ça. Je te sens me juger, de tout là-bas. Tu sais déjà tout, ne me regarde pas comme si j'avais encore une peau à arracher pour dévoiler la vérité. Tu les as toutes, mes peaux. Tu les as cousues toi-même, et maintenant, elles sont par terre comme une fin de vie de serpent – je meurs, je meurs, et je revis. C'est comme des pétales de fleur qu'un enfant arrache une à une, sauf que je suis à la fois fleur et enfant. Ou peut-être que je ne suis ni fleur ni enfant. Je ne sais pas, je ne sais rien. Je me perds dans ces images.

J'ai couru. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais tout à l'heure il faisait noir dehors dans la rue, et j'ai couru jusqu'à ce que les maisons disparaissent, jusqu'à ce que le monde s'agrandisse, qu'il n'y ait plus que champs et vignes et abricotiers. Et puis j'ai regardé autour de moi ; j'étais toute seule dans le vide intersidéral – j'ai levé la tête, d'un coup – et c'était comme si j'étais dans les étoiles, comme si la Terre s'élevait devant moi en un globe monstrueusement grand, et moi, toute petite, cheveux d'argent en apesanteur, *Comment je rentre chez moi ?* J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps ; partout, des petits éclats de moi, enfermés dans des sanglots, qui arrosaient la terre. Explosion. Explosion. Collision de deux étoiles.

Elle est où, la deuxième étoile ? Maman ?

Maman ?

J'aimerais rentrer maintenant. Je ne peux pas, mais j'aimerais venir, ouvrir la porte avec le bout de mes doigts, de mon hésitation, me pencher sur le rebord de la fenêtre, voir le monde d'en haut pour une fois. Je sais pas pourquoi je te dis ça. Je ne peux pas, de toute façon.

Tout à l'heure, quand j'ai levé la tête, toute rouge, mouillée de sueur et de larmes et de buée dans mes lunettes, le silence a sonné dans mes oreilles comme si quelqu'un avait fracassé une télé sur le sol à côté de moi. J'ai enlevé mes lunettes, j'en pouvais plus. Je les enlevées, et j'ai refermé sur elles un poing de fer. J'ai tout cassé, je suis une bête. Je me suis écroulée sur le sol avec les deux bouts de cette version distordue de ma vision irréparable dans ma main, et j'ai ri. Putain, Maman, tu crois que je ne vois pas l'ironie ? Je les ai ruinées. Je ne vois plus rien non plus.

Et le monde était tout flou, tout d'un coup. L'aube se levait à peine, c'était un kaléidoscope de pastels. J'ai baissé les yeux et ma peau était blanche, blanche, blanche, comme une robe en velours pourpre qu'on a ruiné à la javel – et mon sac à dos, dans l'herbe, rouge contre le blanc de mes jambes, une bête mourante. Je n'arrive jamais bien à le croire. A chaque fois c'est pareil. C'est quoi ce rouge ? C'est une hémorragie interne du monde, ou bien c'est moi ? C'est moi ? Maman, il sort d'où ce rouge ? Je n'ai plus mes lunettes, je ne vois pas, dis-moi, Maman.

Les lunettes étaient quelque part, par terre, et moi aussi, quelque part, par terre, et nous y sommes toujours. Et le soleil avançait vers moi en crabe, silencieux. *Maman*, j'ai hurlé. *Maman !* Mais le soleil m'a entendue et pas toi.

Il hante le ciel, le soleil, en démon empoisonné de rouge divin – rouge jus de tomate, c'est le rouge de mon sac à dos et le sang sur mes mains et ton ruban et le monde entier est rouge. Je tourne la tête, et toutes les fleurs ressemblent aux roses de la reine de cœur, au pays des Merveilles, dégoulinant de peinture alors qu'elles étaient tellement belles avant. Je croyais que l'aube pardonnait bien plus que cela. Je croyais que l'aube pardonnait tout.

Mais qu'importe le nombre de fois que je viens, qu'importe que mon visage soit tourné vers elle comme ça, comme une prière, comme si Apollon existait, écoutait, elle ne pardonne pas. L'aube est belle mais elle me brise le cœur.

Je m'allonge, et l'herbe rouge est froide et mouillée. Je regarde le ciel – rouge – et mes ongles laissent des petites lunes rouges tracées dans la paume de ma main. Le soleil me regarde avec froideur.

Maman, regarde.

Regarde le monde. Tout est en couleur. Tout est en 3D. On n'est plus dans les années soixante, Maman. Tu vois tout ça ?

MAMAN !

Merde, merde, merde ! Je suis là, moi, là où je dois être, et toi, où es-tu ? Où est ton fantôme, pour me hanter ? C'est ici qu'on avait dit, mercredi matin, au bout du bout du monde, on avait dit ça, Maman. Putain. Mon cœur est trop lourd pour ces conneries. Tu m'entends ? Mon cœur est trop lourd, et c'est trop injuste. Il est trop lourd, mais pas assez, jamais assez : je suis trop petite, je suis trop légère, je suis à peine un songe de cette Terre, une bulle de pensée presque vide. Je suis faite de plomb et ça ne suffit pas.

A genoux dans la terre, mes mains sanglantes, trop légère pour vaciller, trop lourde pour m'envoler. Maman.

Je ne comprends rien.

Ça ne fait qu'un seul matin, mais je deviens vieille. Je suis trop vieille pour pleurer, par exemple. On ne pleure pas à mon âge. On fait des gâteaux pour ses enfants et on boit du rouge devant la télé, à mon âge. On vit le futur qu'on s'est toujours imaginé, à mon âge. Je crois que je n'ai pas mon âge. Je crois qu'il n'y a jamais de matin, seulement des aubes interminables, glorieuses, terribles.

Tu es un peu trop morte, tu le sais ça ? Qu'est-ce que je suis censée faire, moi ?
J'attends.

Mes mains me font mal. Je creuse depuis trop longtemps. C'est l'aurore, avec ses yeux fermés et ses cent ans gaspillés, c'est l'heure rouge, l'heure de gloire de mon passé, l'heure de gloire du sang qui dégouline sur mes bras. Je me sens comme Antigone qui enterre son frère, mais il n'y a rien à enterrer. Maman, il y a longtemps que tu n'es plus ici, et moi non plus, et moi non plus, et moi non plus. Qu'est-ce que je fais à chercher encore ?

J'ai creusé le trou, là où ton corps devrait être. Tu as été autant dévorée que moi, par des flammes différentes, mais ce sont les mêmes brûlures. Tu es une grande cicatrice sans matière.

Il est vide, ce trou. C'est juste un trou.

Les nuages sont roses. Le rouge s'estompe.

Je m'allonge dans ta tombe vide, les fourmis grouillent, les vers de terre rampent dans mes cheveux. J'ai toujours eu une question, Maman. Tu m'y répondras si je ne reviens plus, si je ne reviens jamais, si je te le promets ?

T'y es, là-haut ? Mercredi matin, tu m'as dit. On est mercredi, Maman, et tu n'es pas là. J'attends depuis cinquante mille ans, moi. Je suis sur une étoile et ce n'est pas encore mon heure. Je ne vis plus que les mercredis. T'y es, là-haut, au moins ?

Maman, tu m'aimes, hein ? Parce que je suis allongée dans ta tombe avec le cœur qui bat à mille à l'heure comme si c'en n'était pas un seul parmi huit milliards, et le soleil se lève.

L'aube est finie. Ça m'étonne toujours. Juste comme ça, je cligne des yeux et soudain, l'aube est finie, c'est le matin.

Putain. Je ne sais pas où aller. Qu'est-ce que j'en ai à foutre que ce soit le matin, moi, au final ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

Mais c'est le matin malgré tout, et la Terre entière est vide.